

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



## POESIE.

### SONNET.

—  
AU TONNERRE.

Tonnerre, voix qui parle au milieu des éclairs,  
Voix d'en haut grandiose, altière et menaçante,  
Tonnerre, immense écho, vibration puissante,  
Solemnels roulements qui font trembler les airs.

Darde de flèches d'or la nue éblouissante,  
Gronde, belle est ta voix comme la voix des mers !  
Poi dont le char vainqueur roule sur l'univers,  
J'ai aimé tes fiers éclats, foudre retentissante !

J'aime le grand fracas de tes coups redoutés,  
J'aime tes trémolos au loin répercutés  
Dans toute leur sauvagerie et terrible harmonie.

Tonnerre, écoulement de la foudre infinie  
Qui plonge Lucifer dans l'océan de feu,  
Gronde, annonce aux mortels les colères de Dieu.

LISE DU ST. LAURENT.

### VERS D'ADIEU A SON AME.

Animula vagula, blandula  
Hospes comesque corporis,  
Quae nunc abibis in loca,  
Pallidula, rigida, nudula,  
Nec est soles, dabis jocos ?

Lord Byron a donné de ces vers la traduction anglaise  
qui suit :

Ah ! gentle, fleeting, wav'ring sprite,  
Friend and associate of this clay !  
To what unknown region borne  
Wilt thou now wing thy distant flight ?  
No more with wonted humour gay,  
But pallid, cheerless, and forlorn.

On voit que cette version a le tort d'être beaucoup plus poétique que l'original.

Il y a quelques années, M. Lemoyne excita un véritable tournoi littéraire, afin de faire passer la même épigramme dans notre idiôme français. Comme les résultats de cette joute sont passablement oubliés aujourd'hui, nous nous permettrons d'offrir aux lecteurs de l'Album la traduction suivante, que nous les prions de ne pas juger trop sévèrement

Petite âme flatteuse,  
Hôte et compagne de mon corps,  
Laisant tes jeux, toute éperdue,  
Tu vas t'éloigner de ces bords ;  
Où donc, ma petite riieuse,  
T'en vas-tu pâle, froide et nue ?

M.

### TRIOLET.

Lorsque la guerre est loin de nous,  
Que vous êtes plein de courage !  
Nul ne fait plus de bruit que vous  
Lorsque la guerre est loin de nous.  
Mais dès le premier feu, tout doux  
Vous fuyez dans votre hermitage,  
Lorsque la guerre est loin de nous  
Que vous êtes plein de courage !

ERRATA.—Dans la pièce intitulée "Bocage de Maskinongé," première strophe au lieu de "j'aime ton vert feuillage," lisez : "j'aime votre feuillage."

Dans la pièce intitulée "Tout passé," dernière strophe au lieu de "Ainsi sois donc fidèle," lisez : "Ame sois donc fidèle."

N. CARON, PIRE

### LE LÉZARD ET LA SALAMANDRE.

Un lézard, insulté par une salamandre,  
 Pour un motif fort innocent,  
 Fut de ses coups de dent forcé de se défendre,  
 Et de la mordre jusqu'au sang.  
 Mais le lézard est bon, et de cette querelle  
 Il eut en peu de jours perdu le souvenir,  
 Tandis que, lui jurant une haine éternelle,  
 La salamandre, plus cruelle,  
 De sa perte en secret nourrissait le désir.  
 L'occasion ne la fit point languir.  
 Le lézard, un matin, s'étant mis en voyage,  
 Et suivant un étroit sentier,  
 Fut arrêté par un brasier  
 Dont les charbons ardents lui barraient le passage.  
 La salamandre arriva sur ses pas ;  
 Et, fondant sur son embarras  
 Un projet infernal dicté par la colère,  
 Lui dit d'une voix débonnaire :  
 « Pourquoi donc ne passes-tu pas ?  
 — J'ai peur, dit le lézard, ce brasier m'épouvante.  
 Cette chaleur est si brûlante,  
 Et je crains d'y laisser ma peau ;  
 Qu'en pensez vous ? — Pauvre étourneau !  
 Répond-elle en riant, ta crainte est ridicule.  
 Je vais parcourir devant toi  
 Ce feu dont la chaleur te cause tant d'effroi ;  
 Et tu verras si je m'y brûle. »  
 La perfide à ces mots s'élança dans le feu,  
 Sautillant, bondissant comme sur la verdure,  
 De ces charbons ardents semble se faire un jeu.  
 Et sort enfin sans la moindre brûlure.  
 A cet aspect le lézard se rassure ;  
 Dans le brasier, comme elle, il entre en étourdi ;  
 Mais à trois pas il jette un cri,

Dont triomphe la salamandre ;  
 Recule en se traînant, brûlé, cuit à demi ;  
 Et vient expirer sur la cendre.  
 Reconnaissant trop tard qu'il ne faut jamais prendre  
 Les conseils de son ennemi.

### A MA SŒUR.

#### CE TEMPS N'EST PLUS.

Ce temps n'est plus où notre bonne mère  
 Nous caressait, enfants sur ses genoux  
 Vingt ans ont passé depuis, ô mystère !  
 Le printemps toujours aux hivers jaloux  
 Succède apportant son trésor d'allégresse,  
 Seuls nous pleurons, sœur, notre jeunesse  
 Pour nous, ici-bas, ce beau temps n'est plus  
 Jours de bonheur, qu'êtes vous devenus ?

Ce temps n'est âge de poésie  
 Où sans effrois nous regardions les cieus  
 Que nous disaient les chagrins de la vie  
 Quand nous trouvions le bonheur dans nos yeux.  
 Charmantes illusions du jeune âge,  
 Jouir et prier c'était tout notre ouvrage ;  
 Maintenant ce temps fortuné n'est plus,  
 Jours de bonheur, qu'êtes-vous devenus.

Ce temps n'est plus, notre mère adorée  
 S'envola soudain vers l'autre séjour  
 Dès lors la vie à nos yeux dévoilée  
 Ne fit qu'accroître notre unique amour  
 Hélas, l'espoir nait où l'amour succombe  
 Si nous pleurons sur cette fraîche tombe  
 Les vrais plaisirs que nous avons perdus  
 Sœur, nous savons ce qu'ils sont devenus.

L. C. D.

## LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

—Et si je ne vous croyais pas ?  
 —J'en mourrais !  
 —Ce jeune homme ne vous a jamais écrit ? dit  
 madame Warner.  
 Alice rougit et trembla.  
 —Où sont ses lettres ? dit sa mère.  
 —Il ne m'en a écrit qu'une, et je l'ai brûlée.  
 —Vous mentez !  
 —Je ne mens pas.  
 —Et que vous écrivait-il ?  
 —Je ne l'ai pas lu.

Madame Warner regarda encore sa fille, puis,  
 allant se rasseoir, elle lui fit signe d'approcher ;  
 Alice s'approcha.

—Vous savez si je vous ai aimée, dit la pauvre  
 mère ; tout ce qu'une femme peut prodiguer de  
 tendresse à son enfant, je l'ai fait, et c'est ainsi que  
 vous reconnaissez cette tendresse ! C'est ainsi que  
 vous me recompensez ! —Je vous ai donné de l'a-  
 mour, vous me payez en ingratitude ; je vous ai  
 rendu heureuse et vous me condamnez à mourir  
 j'ai essuyé vos larmes et vous faites couler les mien-

nes ; je vous ai dévoué ma vie, et vous me l'arrachez ; j'ai été bonne mère, et vous êtes mauvaise fille. Plus tard vous connaîtrez tout ce que je vous ai sacrifié, et vous vous accuseriez, mais il ne sera plus temps ; vous me demanderez pardon, mais je ne pourrai plus vous pardonner, peut-être ; car je serai morte alors ; — adieu, mademoiselle, adieu.

Après avoir achevé ces mots, madame Warner se prépara à sortir ; déjà elle franchissait le seuil de la porte, un bruit parti de l'autre chambre d'Alice la glaça d'effroi.

Elle s'arrêta tout à coup, et regardant sa fille :

— D'où vient ce bruit ? dit-elle.

Alice, le front pâle, les yeux remplis de terreur, baissa la tête.

— D'où part ce bruit ? reprit madame Warner en revenant sur ses pas.

Alice garda le silence.

Un nouveau bruit plus fort, plus prolongé que le premier, se fit entendre.

Il y a quelqu'un dans votre chambre, s'écria madame Warner.

— Oh ! ma mère ! répondit Alice.

Elle tomba à ses genoux.

— Mais madame Warner ne l'écoutait plus : elle s'élança vers le cabinet de toilette et ouvrit brusquement la porte, malgré les efforts d'Alice qui s'était traînée jusqu'à elle et tâchait, mais faiblement, de l'arrêter. — Elle entra.

En ce moment un corps retombait lourdement dans le jardin, madame Warner ne vit rien que le carreau de la fenêtre brisé.

— Un homme est donc venu ici ? dit-elle.

Alice toujours à genoux, ne répondit pas, mais des larmes abondantes coulaient de ses yeux.

— Malheureuse enfant ! reprit lentement sa mère.

Et ce fut tout, elle ouvrit la porte et sortit sans regarder sa fille.

— Ma mère ! s'écria celle-ci.

Mais elle était loin et ne pouvait plus l'entendre.

— Je suis perdue ! murmura Alice.

— Un homme chez elle ! pensait madame Warner.

## XVI.

Dix heures du matin venaient de sonner à l'église ; — le soleil commençait à percer les nuages grisâtres qui avaient pendant quelque temps voilé le firmament ; un air frais agitait doucement la verdure que l'automne avait conservée ; tout enfin présageait une journée calme ; Marguerite était assise sur un escabeau, et le pauvre fou sur l'escalier en bois de sa chaumière ; l'on apercevait au loin la plaine et à droite et à gauche les montagnes qui se perdaient dans les nues.

Le vieillard, après un instant de silence, continua ainsi :

— Oui, ma fille, pendant que tu m'accusais d'infirmité, moi je t'aimais, et pourtant je ne le disais pas ; et quand je te voyais te cacher de moi afin de pleurer, moi je pleurais aussi en détournant la tête.

— Tantôt je voulais aller à la recherche de ton enfant, te l'apporter et te dire : Voila ta fille ! sois heureuse, Marguerite ! Mais le monde était là : je le voyais m'épier, et pendant cinq années je reculais contre la honte, contre l'infamie, moi que ton déses-

poir et tes sanglots déchiraient ! Ah ! pardonne-moi, mon enfant !

— Que vous avez dû souffrir ! murmura Marguerite : mais n'est-ce pas moi qui suis la première coupable, mon père ? Si je n'avais point aimé contre votre volonté, si je n'avais point cru aux serments d'un homme, — et compté pour rien vos pleurs et ceux de mon pauvre frère, rien de ce qui s'est passé ne serait arrivé ; votre existence n'eût pas été pendant quinze ans un supplice, mon frère ne serait pas mort, et vous vous accusez ; ah ! je vous en supplie, cessez, cessez ; vos remords sont autant d'accusations pour moi.

— Je formai mille projets, reprit le vieillard : quelquefois je voulais partir, t'emmener dans des régions éloignées, vivre là obscur entre toi, mon enfant, et ta fille : mais bientôt je craignais que ta santé déjà si altérée ne se détruisit tout à fait et la peur de te perdre faisait qu'involontairement je te tuais. — Ce fut alors que tu tombas malade ; les médecins me déclarèrent que tu étais en danger de mort ; j'étais la cause de tes souffrances, je voulais être ton sauveur. Pendant quinze jours et quinze nuits, Marguerite, je demeurai à ton chevet.

— Comment, mon père, ce fut vous ? interrompit Marguerite étonnée.

Et le vieillard comprimant son émotion, reprit :

— Oui, mon enfant, ce fut moi ; — mais un soir le médecin approcha une glace contre ta bouche, et la glace ne se ternit point ; alors il te recouvrit le visage de ton drap et je tombai à la renverse. — Deux heures après, je rouvris les yeux ; je demandai où j'étais : puis, trouvant une porte ouverte, je m'élançai en criant : Elle est morte ! elle est morte ! — Où j'allai, je l'ignore. Ce que je fis, je l'ignore encore ; — seulement je me rappelle que je souffrais d'horribles douleurs dans la tête, — j'étais devenu fou.

— Oh ! pardonnez-moi, mon père, murmura Marguerite.

Et de grosses larmes ruisselaient sur ses joues ; elle saisit la main du vieillard et la porta à ses lèvres.

L'on me retint enfermé plusieurs années dans une maison d'aliénés, continua-t-il : enfin ma pauvre tête alla mieux, et j'obtins ma liberté.

— Je te crus morte et ne voulus point rester en Allemagne. J'abandonnai mes biens, je parcourus la France, et enfin j'arrivai dans ce pays ; j'étais malheureux et l'on m'accueillit ; je me construisis une petite chaumière au bas des montagnes, et je résolus d'y vivre tant qu'il plairait à Dieu.

— Mais pourquoi, mon père, avez-vous choisi ce pays de préférence à un autre ? Partout vous eussiez été bien accueilli, et avec votre nom...

— Je n'aurais pas trouvé partout du bien à faire, des malheureux égarés dans les montagnes à garantir d'une mort certaine ; j'avais tué un homme et j'espérais que Dieu me pardonnerait ce meurtre en souvenir des infortunes que je pourrais sauver ; — et, tu le vois, Dieu m'a presque pardonné, puisqu'il m'a fait rencontrer ici deux enfants, dont je croyais l'un mort et l'autre perdu sans retour.

— Oui, il vous les a fait retrouver : reprit Marguerite, et eux vous ont retrouvé aussi ; eux ! — non pas elle, puisqu'elle doit ignorer tout... mais moi qui ne vous quitterai plus, et qui emploierai mon exis-

tence à vous aimer et à vous le dire.

Le vieillard porta la main à ses yeux et essuya une larme ; puis, se levant ;

— Oh ! j'ai besoin de te regarder encore, murmura-t-il, car je doute toujours.

Et lui prenant la tête dans ses main, et la contemplant avec avidité.

— Oui, c'est toi ! c'est bien toi ! dit-il.

Et après avoir achevé ces mots, il alla prendre son bâton qui était placé dans un coin obscur de la chaumière, et sa besace laissée à terre ; puis il revint près de sa fille.

— Voulez-vous déjà me quitter ? dit-elle.

— Et toi, ne vas-tu point partir aussi ? répondit-il ? Alice...

— Je vous accompagnerai, et si vous le voulez, mon père, interrompit-elle.

— C'est inutile, ma fille : d'ailleurs, je te quitte pour peu de temps ; — Je vais, selon mon habitude, faire une tournée dans une montagne, voir si quelque voyageur n'a pas besoin de mes secours : c'est un vœu, Marguerite.

Il se dirigea vers la fenêtre, audessus de laquelle on voyait suspendus deux pistolets et un fusil, et il décrocha le fusil. Marguerite le suivait des yeux, et semblait étonnée.

— Voilà tout ce qui me restait hier encore de mon passé, dit-il en souriant : aujourd'hui ; je suis plus riche, n'est-ce pas ?

— Mais qu'avez-vous besoin de ce fusil, mon père ?

— J'irai rendre visite à un vieux gentilhomme français qui habite ce pays, reprit-il : le duc de Morand qui me porte quelque attachement, et que souvent je conduis à travers les rochers ; c'est un grand seigneur qui n'a point perdu ses anciennes habitudes, il est passionné pour la chasse ; mais quelque habile qu'il soit, le pauvre fou l'est encore plus que lui ; — sa main est moins tremblante, son regard plus assuré. Il faut obliger les autres pour qu'on nous oblige aussi mon enfant ; aussi ton père est-il aimé dans ce pays.

Il se dirigeait vers la porte en parlant ainsi, puis il tendit la main à Marguerite ; celle-ci l'embrassa.

— A bientôt, dit le vieillard.

— Oui, mon père, à bientôt.

Il ouvrit la porte, sortit, et disparut bientôt ; Marguerite demeura quelques minutes sur le seuil de la chaumière, puis rentra lentement et alla s'asseoir sur l'escabeau.

Son visage pâle jusque-là sembla s'animer tout à coup et briller de joie ; sa poitrine se soulevait rapidement, et sa main tremblait.

— Oh ! mon Dieu ! pensait elle, je te demandais autrefois de me donner la force de supporter mes afflictions ; aujourd'hui je t'implore encore et te demande de ne pas me faire succomber à l'excès de ma félicité de mon délire, de mes transports ! — Elle était morte pour moi, perdue sans retour ; béni sois-tu de me l'avoir fait retrouver !

Et Marguerite levait ses yeux au ciel comme pour le remercier.

— On me la retenait ; béni sois-tu, mon Dieu, pour me l'avoir fait rendre !

Elle se leva. Et marchant à grands pas !

— Il me semble, continua-t-elle, que je respire l'air d'un autre monde. — Oh ! ma fille ! ma fille !

autrefois c'était en pleurant que je prononçais ton nom, à présent c'est avec joie, avec ivresse ; — ma fille ! c'est si doux à prononcer, même en secret, pour une mère !

Et tout à coup son visage joyeux se rembrunit, ses yeux devinrent tristes et sombres, elle s'appuya contre le mur et son cœur battit avec violence ; elle entrouvrit les lèvres et d'une voix tremblante murmura :

— Si elle allait me hair ! s'écria-t-elle avec un déchirement venu du fond de l'âme... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Elle demeura quelques minutes comme anéantie, puis se traîna lentement jusqu'à la porte, l'ouvrit, et jeta un cri : Alice était devant elle.

Arthur de Morand, que nous avons laissé dans le cabinet pendant que madame Warner entraînait chez sa fille, avait d'abord été effrayé de cette visite, et maudit la blessure qui le retenait malgré lui dans un lieu où le moindre incident pouvait le faire découvrir. Il avait songé d'abord à tirer doucement le verrou sur la porte, afin qu'en cas de surprise il eût le temps de se mettre à l'abri, mais il craignait d'être entendu. — Cependant il lui importait de connaître l'explication que madame Warner allait avoir avec Alice ; il brûlait de savoir si les soupçons s'étaient portés sur lui ; — il se leva donc lentement, arriva sans bruit jusqu'à la porte, et prêta une oreille attentive. — Sa blessure le faisait horriblement souffrir, mais il se contenta, et pas un mot de la conversation de madame Warner ne lui échapa ; en plusieurs endroits de cet entretien une sueur froide parcourut tout son corps, et il eut envie de sortir de la chambre et d'aller se jeter aux pieds de la pauvre mère, et de lui demander pardon de son imprudence ; mais une fausse honte le retint ; enfin, lorsque madame Warner, après avoir adressé de violents reproches à sa fille, se disposait à se séparer d'elle, il fit quelques pas en arrière afin de se retirer au fond du cabinet, mais il rencontra une chaise, et la renversa. Ce fut alors que madame Warner entendit ce bruit et s'avenga vers la chambre ; il comprit donc que tout était perdu et qu'il n'y avait plus de salut que dans sa fuite.

Il s'accrocha à la fenêtre, et malgré la souffrance qu'il éprouvait, il se laissa tomber et courut à travers le jardin, escalada le mur, marcha dans la campagne et parvint après une heure de fatigue au château du duc de Morand. — Madame Warner se retira sans avoir trouvé personne chez sa fille ; et Alice, aussitôt après le départ de sa mère, retourna à son cabinet et chercha partout mais inutilement ; — elle ne put fermer l'œil de la nuit, inquiète et incertaine qu'elle était du brusque et incroyable départ d'Arthur. — Le matin elle sortit du pavillon, se rendit en tremblant à l'appartement de sa mère, mais elle eut beau se jeter à genoux, et supplier madame Warner de lui ouvrir, celle-ci fut inflexible ; et Alice se retira en pleurant.

Ce fut alors qu'elle se rendit dans la cabane du pauvre fou.

— Où est-il ? où est-il ? madame, dit-elle en entrant et après avoir regardé autour d'elle.

— Vous ici ! reprit Marguerite stupéfaite.

— Est-il déjà sorti ? interrompit Alice.

Marguerite la regardait avec étonnement, et cherchait à comprendre quel motif pouvait l'amener à cette heure chez le vieillard ; sa première pensée l'avait remplie de joie ; elle avait cru qu'Alice, inquiète de son départ précipité de la veille, accourait la chercher ; mais elle fut bientôt détrompée ;—et elle était remplie de crainte en ce moment, car en examinant bien attentivement Alice, elle l'avait trouvée pâle et ses yeux lui semblaient hagards.

—Comme votre visage est défait, mon enfant ! dit-elle d'une voix troublée.

—Apprenez-moi de grâce où il est, madame, afin que je l'aie jointe, répondit Alice.

—Il est parti depuis quelques instants, continua bientôt Marguerite, mais il ne tardera pas à revenir, et si vous voulez l'attendre, je demeurerai avec vous.

—Je ne puis attendre, madame, interrompit vivement la jeune fille.

—Au nom du ciel, mademoiselle, dites-moi ce que vous avez, murmura Marguerite.

—Rien, madame.

Marguerite s'approcha lentement d'elle, et lui prenant une main, et portant sur les yeux attristés d'Alice des yeux pleins de bonté :

—Ce n'est pas par indiscretion que je vous parle ainsi, dit-elle, mais par intérêt seulement ; vous avez pleuré :

Alice traissaillit : puis, se dirigeant vers la porte :

—Adieu, madame, répondit-elle.

—Oh ! mon Dieu ! que faire pour la retenir ? pensa la pauvre mère.

Alice avait déjà ouvert la porte ; mais à peine eut-elle mis le pied sur le seuil de la chaumière, qu'elle chancela et fut obligée de s'appuyer ; Marguerite, en un bond, fut près d'elle et la prit aussitôt dans ses bras.

—Ce n'est rien, dit faiblement Alice.

—Appuyez-vous sur mon bras, interrompit Marguerite ; plus fort, mon enfant, ne craignez point de vous appuyer.

Elle la conduisit vers l'escabeau, l'aïda à s'y placer.

—Asseyez-vous un instant, continua-t-elle : il ne tardera pas à rentrer.

Alice se laissa asseoir, et après quelques minutes de silence, elle regarda autour d'elle, et la terreur était peinte sur son visage,

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! fit-elle.

Et sa tête retomba dans ses mains.

—Vous souffrez ? dit Marguerite.

Et Alice garda toujours le silence.

Marguerite était pâle aussi, et sa figure était remplie d'épouvante.

—Vous avez des chagrins peut-être, ...ajouta-t-elle bientôt et d'une voix persuasive.

Alice demeura immobile.

Oui, continua Marguerite : quelquefois le cœur commence à parler, et alors on n'ose se confier à sa mère, l'on a tort le plus souvent...

Alice restait dans son immobilité.

Une mère est le meilleur conseiller que puisse avoir un enfant, répliqua Marguerite.

Et elle s'empara doucement des mains de la jeune fille.

—Qui donc aura de l'indulgence pour son enfant, si ce n'est une mère ? ajouta la pauvre femme —

que peut-elle vouloir, si ce n'est le bonheur de son enfant !—Une mère est après Dieu, notre seconde Providence.

Elle serrait tendrement les mains d'Alice ; celle-ci se leva tout à coup, et regardant Marguerite avec terreur :

—La mienne m'a chassée, madame ! dit-elle.

Marguerite jeta un cri, se leva aussitôt et regarda Alice avec épouvante : puis, quand elle eut assez de force pour parler :

—Chassée !—elle vous a chassée ! répondit-elle.

Mais non, j'ai mal entendu ; répétez, je vous en supplie, ce que vous venez de me dire.

Alice pour toute réponse, sanglota.

—Chassée ! dit encore Marguerite.

—Et cependant, je suis innocente, murmura Alice.

—Innocente ! répéta Marguerite effrayée.

—Mais elle n'a pas voulu me croire, ajouta la jeune fille : elle a prétendu que j'avais consenti...

—Consenti à quoi ? dit la pauvre femme qui ne respirait plus depuis le commencement de cette confidence.

Sa voix était si suppliante, ses regards si remplis de compassion, que la jeune fille se sentit attirée vers elle ; elle lui prit à son tour les mains, et les pressant contre son cœur :

—Vous souvenez-vous qu'hier ma mère, après un court entretien, me dit de rentrer au pavillon ? je lui obéis ; j'y étais depuis quelque temps, quand un coup de feu se fit entendre, puis un homme entra dans ma chambre.

—Oh ! mon Dieu ! s'écria Marguerite.

—Ma mère accourut, je lui jurai que je n'étais pas coupable, et c'est vrai, madame ! elle ne me crut point ; ce matin j'espérais que sa colère serait passée, qu'elle consentirait à m'entendre ; pour la première fois, madame, je la trouvai inflexible ; elle a refusé de me voir, refusé de m'entendre, et, devant Dieu, je jure que je ne suis point coupable.—Il le sait d'ailleurs bien, lui, le pauvre fou ! aussi étais-je venue afin de le supplier de se rendre chez ma mère et de la fléchir.

—Elle vous a repoussée, mon enfant, repoussée sans pitié ! comment, vous avez tendu vers elle vos suppliantes mains, et elle a détourné les yeux ? vous lui avez dit que vous étiez innocente, et elle ne vous a pas crues ? et cependant vous l'appellez votre mère ! et cependant vous l'aimez ! et jusqu'à ce jour vous avez eu pour elle toute la vénération qu'une mère doit attendre de son enfant ! mais cela est affreux, horrible.

Et toute la figure de Marguerite était décomposée ;—son sein se soulevait avec force, on voyait qu'il s'élevait en son cœur une forte lutte ; Alice ajouta :

—J'ai des torts peut-être, madame ; mais jamais je n'aurais consenti...

—Et lors même que vous eussiez été coupable, interrompit Marguerite, était-ce donc un motif pour qu'elle fût inflexible ? Est-il quelque chose qu'une mère puisse avoir de plus cher que son enfant ?—Mais, continua-t-elle d'une voix triste, si elle persiste malgré tes paroles à te croire coupable, il en est d'autres qui ne t'accuseront pas de mensonge ; si elle te ferme sa maison, une autre moins splendide te sera ouverte ;—si elle te repousse, d'autres

t'accueilliront, pauvre orpheline, et t'aimeront d'un amour éternel, infini ; si tu le veux, mon enfant, je sècheai tes larmes. je t'entourerai de soins, de tendresse, je deviendrai riche pour que tes plus légers désirs soient satisfaits ; je rajeunirai pour que tu m'aimes davantage ; je deviendrai belle pour que tu t'enorgueillisses de moi !—Et elle serrait avec délire Alice étonnée contre son cœur.—J'avais une enfant, je l'ai perdue ;—elle était jolie comme toi, douce, bonne comme toi ; tu la remplaceras, tu ne me quitteras plus, tu m'aimeras comme elle m'aurait aimée, et tu m'appelleras ta mère.

Et elle embrassa la jeune fille.

Celle-ci recula de plusieurs pas.

—Mais, madame, dit-elle : je ne puis nommer qu'une seule personne ma mère, et...

Oublies-tu qu'elle est t'a repoussée ?

—Je me rappelle qu'elle est ma mère, et je sens que si Dieu m'ordonnait de ne plus l'aimer, je désobéirais à Dieu.

—Ta mère ! ta mère ! interrompit Marguerite délirante ; ne lui donne plus ce nom devant moi ; tiens, vois-tu mon front ? il est brûlant ! tiens, mon cœur bat ; tiens mes yeux sont remplis de larmes ; depuis que tu es ici, je souffre d'horribles tortures, c'est que ton malheur est devenu le mien, ton désespoir le mien aussi ; et puis, depuis le jour où je t'ai retrouvée, il a fallu me contraindre, et mon âme s'est brisée dans ce douloureux effort ; vingt fois ce que j'avais promis de cacher allait s'échapper de mes lèvres, et toujours je me suis retenue ! Tu ne me comprends pas je le vois bien, et tu ne peux me comprendre ; mais mon visage altéré, mes sanglots, mes paroles, ma douleur, mes embrassements, tout cela ne te dit donc pas que je suis ta mère ?

—Vous ! ma mère ! s'écria Alice.

—Moi.

—Mais elle, qui donc est-elle ?

—Qui elle est ?

En ce moment le pauvre fou entra.

### XVII.

Après avoir, selon son habitude, parcouru les montagnes et les rochers, le vieillard s'était présenté chez le duc de Morand ; mais la porte lui fut refusée, et il se retira sans rien comprendre. Cependant il fut frappé du désordre qui régnait par tout le château : tous les valets couraient dans les cours, et des cours dans les appartements : il voulut en questionner un et celui-ci se contenta de répondre : Un grand malheur est arrivé.—Quel malheur, c'est ce qu'il ignorait ; et sur qui était tombé ce malheur, il l'ignorait encore ; il se perdit en vaines conjectures, et arriva sans s'en douter jusque chez madame Warner ; il demanda à lui parler, et on lui répondit qu'elle n'était visible pour personne ; il demanda à parler alors à Alice, on lui répondit qu'elle était sortie. Surpris de toutes ces réponses, il attendit et rencontra enfin Jacques, qui lui apprit tout.—Il crut rêver en l'entendant, mais celui-ci lui répéta tant de fois que tout cela était malheureusement très-vrai, qu'il ne douta plus de la vérité.—Il sortit lentement de la maison de madame Warner, et revint à la chaumière, où il rencontra Marguerite et Alice.

—Accourez, accourez, mon père, s'écria Marguerite en l'apercevant : elle sait tout.

Le vieillard demeura quelques minutes plongé dans un accablement profond, et ses regards allaient de Marguerite à la jeune fille.

—Je reviens de chez madame Warner, dit-il enfin.

—Est-elle toujours irrité contre moi ? interrompit Alice avec anxiété : pensez-vous qu'elle me pardonnera ?

Marguerite ne put retenir un mouvement de colère ou de désespoir.

—Je n'ai pu approcher jusqu'à elle, répondit le vieillard : mais j'ai entendu les discours de Jacques. Oh ! mon enfant, les apparences sont quelques fois bien accablantes, ajouta-t-il.

Alice baissa la tête.

—Et vous aussi, vous me condamnez donc ? dit-elle.

—Une imprudence est bientôt commise, continua-t-il : une imprudence amène presque toujours le scandale, et le scandale c'est la honte, le déshonneur !

—Conduisez-moi au château, nous la supplierons encore, s'écria Alice : je suis innocente.

Marguerite tressaillit de nouveau.

—Elle ! toujours elle ! pensa-t-elle : jamais un mot pour moi !—jamais un regard pour moi !

Le vieillard s'approcha d'Alice.

—Pauvre enfant ! dit-il en la regardant avec émotion : personne qui puisse, après ce qui s'est passé, prendre votre défense ! personne qui puisse exiger réparation, ou à défaut de réparation, satisfaction prompte, publique.

Après un silence, il reprit :

—Si ; il existe bien quelqu'un, mais il est vieux, mais il est faible, et son bras ne porterait que des coups inutiles.

Il s'arrêta et réfléchit de nouveau.

—Un seul eût pu tirer vengeance de l'insulte qui vous a été faite, dit-il : un seul ! et il est mort !

—Mais, mon père, qui nous force à demeurer ici ? répondit Marguerite : n'avons-nous pas pour refuge l'Allemagne ? là, au moins, personne n'accusera mon enfant.

—Quitter ma mère ! oh ! jamais, jamais ! s'écria Alice.

—Encore ! pensa Marguerite.

Alice s'approcha du vieillard.

—Depuis hier, je n'existe pas, dit-elle d'une voix suppliante : et depuis une heure il me semble que ma tête se perd ; d'horribles paroles retentissent confusément à mes oreilles ; oh ! je vous en conjure, ramenez-moi vers ma mère.

Le fou ne répondit pas, mais regarda Marguerite ; celle-ci s'avança honteusement vers la jeune fille, et posant un genou en terre :

—Vous ne me croyez donc pas ? murmura-t-elle.

Alice recula effrayée.

—Laissez-moi ! laissez-moi ! dit-elle : vous voulez donc me tuer ?

Puis elle s'élança rapidement vers la porte, et l'ouvrit.

—Ma fille ! ma fille ! s'écria Marguerite en courant après elle.

—Vous n'êtes pas ma mère, répondit Alice.

Et elle s'enfuit à travers la campagne.

Et Marguerite, à demi folle, la poursuivit en criant : Ma fille ! ma fille !

(A CONTINUER.)

## UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.

Première Partie.—CHAPITRE 2ND.

(Suite.)

L'endroit où nous étions campés formait un coude; le sable de la rive était blanc et uni. La côte était peu élevée et bordée d'ormes gigantesques, dont les branches entrelacées formaient, au-dessus de nous, des arceaux de verdure impénétrables au soleil comme à la pluie. En arrière, le sol était uni et couvert de broussailles.

Les canots avaient été cachés dans un petit fourré à quelque distance du camp.

—Voici un endroit favorable à nos plans, dis-je à Edouard, quand je fus près de lui. Nos peaux-rouges sont fatigués et vont dormir comme des bûches; les voilà déjà qui s'allongent sur le sol comme autant de lézards. Nous ferons bien, de notre côté, de prendre un peu de repos pour le moment; car nous allons avoir, avant longtemps, une rude besogne sur les bras. Bonsoir, et dormez bien.

—Bonne nuit, répondit Edouard; et il se roula dans sa couverture.

## CHAPITRE VI.

L'HOMME BLANC PROPOSE ET LES PEAUX-ROUGES DISPOSENT.

Dès que les ronflements d'Edouard m'annoncèrent qu'il était dans la région des rêves, je me glissai sans bruit vers l'endroit où se tenaient Jules et Noël.

Voyons, gros dormeur, éveille-toi et causons, dis-je à Jules. Et vous aussi, Noël, écoutez ce que j'ai à vous dire; jusqu'ici vous avez été, malgré vous, notre complice, et je sais que vous avez hâte d'en finir au plus tôt.

—Ah! si ça pouvait donc être vrai, ce que vous dites là! je vous le répète, un bienfait.....

—C'est bon; nous la connaissons..... Donc, cette nuit, vous pouvez nous aider à sauver ce pauvre Edouard; écoutez bien. Noël se rapprocha de moi, pour ne pas perdre une parole.

—Aborde, dit Jules; l'eau est profonde, as pas peur!

—Lavez-vous d'abord la figure; car j'ai assez d'indien comme cela sur le cœur, et je ne veux parler qu'à des blancs.

—C'est vrai, dit Noël qui avait hâte de redevenir lui-même, allons nous baptiser comme des chrétiens.

Ils se levèrent tous deux et se dirigèrent vers la rivière. Pendant ce temps, j'allumai tranquillement ma pipe.

Au bout de cinq minutes, ils étaient de retour, ne portant plus une seule trace de leur costume payen.

Je leurs tendis mes deux mains qu'ils serrèrent en silence. Franchement, c'était comme si nous fussions revenus chacun, d'un long voyage.

—Maintenant, leur dis-je, asseyez-vous près de moi, et ouvrez l'oreille.

—Voilà déjà une demi-douzaine de fois que tu nous fais cette recommandation, dit Jules; passe au sujet; nous t'écoutons.

—Amen! dit Noël.

—Bien, allons nous donc avoir une seconde fusillade...?

—Non, non; pas de ça, dit Jules; j'en ai assez.

—Attends donc un peu: ce ne sera plus comme aujourd'hui. Cette fois nous serons tous du même côté...

—Ah! c'est peut-être autre chose...

—Nous allons défaire nos liens; vous arriverez tout-à-coup pour nous délivrer; nous sauterons sur nos carabines, et bang! A notre tour, seulement, ce ne sera pas avec des cartouches blanches. Car je soupçonne ces vermines de méditer quelque chose contre nous, et ce ne serait pas mal de les poivrer un peu.

—Non, non, dit Jules cela ne fera pas. D'abord c'est trop risqué. Et ensuite, je ne sais pas jusqu'à quel point nous serions justifiables de massacrer ces Indiens sur un simple soupçon; après tout, ce sont nos semblables, et on ne joue pas comme cela avec une existence humaine. Je crois définitivement que nous nous sommes engagés dans une détestable affaire, et que nous ferons mieux d'en sortir au plus tôt, sans tambour ni trompette. Voici mon plan; si nous pouvons l'exécuter sans bruit, je crois qu'il vaut mieux que le tien.

Nous allons éveiller Edouard, lancer les deux canots, les tirer sur l'autre rive, et déguerpir par ce côté, en silence et au plus vite. Demain, mes guerriers se nommeront un autre chef.

—Je crois que c'est là ce qu'il y a à faire, ap-puya Noël.

—Puisque vous êtes tous les deux du même côté, vous avez la majorité, et je m'incline devant votre sage décision.

Je me glissai donc de nouveau vers Edouard et l'éveillai doucement.

—Ne parlez pas, ne remuez pas, lui dis-je; je défais vos liens. Jules et Noël sont ici, et nous allons tâcher de nous esquiver sans donner l'éveil.

Il faillit me sauter au cou.

—Et la sentinelle? dit-il, lorsque ses mains furent libres.

—Elle dort, je crois.—Je ne pouvais pas lui dire que l'Aigle-Blanc, avant de se débarbouiller, l'avait envoyée se coucher, sous prétexte de veiller lui-même. Deux minutes après nous avions rejoint Jules et Noël.

Edouard pleurait de joie.

Comme les canots étaient à quelque distance du camp, nous parvîmes à les mettre à l'eau sans



éveiller nos Peaux-Rouges Nous avions nos armes et toutes les provisions.

Les deux embarcations furent poussées sans bruit dans le courant et nous allâmes aborder sains et saufs sur l'autre rive, environ deux arpents en bas du camp.

Pendant, ce n'était pas assez d'avoir mis la rivière entre nous et les Indiens, il fallait encore prendre ce que nous pourrions de provisions et détruire le reste.

Nous étions à remplir nos havre-sacs, lorsque, sur l'autre rive, nous vîmes, tout à-coup, le feu se ranimer et lancer vers nous ses reflets fauves. A la lueur des flammes nous voyions les Indiens courir çà et là ; puis il se dirigèrent vers l'endroit où les canots avaient été cachés.

Plus de doute, notre fuite était éventée. Fermer à la hâte nos havre-sacs, saisir nos armes et nos couvertes fut pour nous l'affaire d'un instant. Nous nous cachâmes ensuite derrière une touffe de jeunes bouleaux d'où nous pouvions épier les Indiens sans être vus d'eux.

Après avoir constaté la disparition des canots et des provisions, ils s'assirent tranquillement sur le sable et parurent se consulter.

Rien ne bougeait. Le feu avait graduellement baissé, en sorte que le rivage, de notre côté, se trouvait un peu moins éclairé.

—Il faut pourtant tâcher de faire disparaître les canots, dit Jules. C'est un jalon trop visible !

Je crois que nous pouvons maintenant les tirer sans danger.

Effectivement, à nous quatre, nous eûmes bientôt traîné les embarcations assez avant dans les broussailles, sans perdre de vue nos Indiens sur l'autre rive, puis nous poussâmes au fil de l'eau ce que nous ne pouvions pas emporter des provisions.

A moment où nous nous préparions à reprendre notre premier poste d'observation, il me sembla entendre quelque chose dans l'eau, un peu en bas de nous.

Je fis signe aux autres de se tenir cois, et je rampai sans bruit vers la rive. A deux ou trois pas je vis, et surtout j'entendis l'eau bouillonner comme s'il se fût livré à cet endroit un combat au fond de la rivière.

J'armai mon revolver et me tins prêt à tout événement.

Au bout d'une dizaine de secondes, quelque chose sauta hors de l'eau dans ma direction. J'allais lâcher mon coup, lorsque je m'aperçus que ce quelque chose était le brave Carlo qui secoua sur moi ses poils mouillés, mais je n'eus garde de m'en plaindre, car, au même moment je vis apparaître à la surface le cadavre d'un Indien qui, malgré l'obscurité, me parut affreusement mutilé.

Carlo venait de nous sauver ; car sans lui, ce Peau-Rouge en aurait probablement tué plusieurs d'entre nous avant que eussions pu nous défendre.

Dès ce moment, mon amitié fut acquise, avec ma reconnaissance, au fidèle animal.

Je rejoignis prestement mes trois compagnons que je mis en peu de mots au fait de la chose.

Edouard embrassa son chien.

—Maintenant, dit Jules, en cas de nouvelle surprise, nous ferons mieux de filer.

En effet, les Indiens s'étaient levés et se dirigeaient, vers le bord de l'eau. Il était onze heures de la nuit.

—Vous vouliez une chasse et des Indiens, dit Jules à Edouard, vous allez avoir les deux, car voilà que cela commence.

—De quel côté allons-nous nous diriger ?

—Nous allons tâcher de regagner Manistee ; mais je crains bien que ce ne soit difficile, car pour cela, il faudrait suivre à peu près le cours de la rivière, cette route serait la plus dangereuse, pour le moment. Nous pouvons toujours essayer, et nous modifierons notre plan suivant le besoin.

Nous partîmes donc silencieusement en gagnant l'ouest, ce qui nous tenait à peu près dans la même direction que la rivière.

Nous marchâmes ainsi jusque vers les quatre heures du matin, sans alerte. Mais nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, au plus huit milles. Car, à travers les bois, nous ne pouvions aller que lentement. Nous étions d'ailleurs pesamment chargés et il nous fallait souvent nous arrêter pour épier les alentours.

La fatigue et le besoin de sommeil, avec la faim, commençaient à se faire sentir, et comme nous étions sur une petite éminence au sommet de la quelle il y avait un bouquet de bouleaux, avec des environs relativement découverts nous résolûmes de prendre quelques heures de repos.

Nous n'eûmes garde d'allumer du feu ; mais nous fîmes un excellent repas de viande séchée assaisonné d'un appétit comme les trappeurs seuls en possèdent. Edouard n'oublia pas son chien et lui donna le meilleur morceau. Mais, à notre grande surprise, l'animal resta couché à sa place et refusa de toucher à la viande.

—Ici ! Carlo ; pille !

Carlo ne bougeait pas et baissait tristement la tête.

—Ah ! ça, mais qu'a-t-il donc ? dit Edouard en se levant.

Il faisait maintenant assez clair ; et en s'approchant Edouard vit que le pauvre animal avait au flanc une large blessure encore toute saignante. C'était probablement le couteau de l'Indien qui lui avait fait cette déchirure. Heureusement que la pointe avait glissé sur une côte ; mais il n'en est pas moins vrai que depuis cinq longues heures, le chien nous avait suivi à travers bois, perdant constamment son sang et rouvrant sa blessure aux aspérités des branches.

Ce pauvre Edouard avait le cœur tout gros et ne voulut manger que lorsque son chien, proprement lavé et bandé, eût l'air de reprendre courage et attaqua son morceau de viande.

Après le repas nous dormîmes chacun pendant deux heures, en ayant toujours le soin d'en laisser un de nous éveillé pour faire bonne garde.

Vers sept heures du matin, nous étions à peu près remis et nous commençâmes à nous préparer pour reprendre notre route.

Comme nous allions nous porter en avant, nous crûmes apercevoir quelque chose derrière les arbres juste dans la direction que nous devions prendre.

Carlo, de son côté, avait dressé les oreilles.

—Attention ! fit Jules, cela m'a tout l'air de

s'embrouiller. Ayez les armes prêtes. Je crois qu'il va falloir en découder.

Il avait à peine achevé de parler qu'une détonation se fit entendre et une balle vint érailler l'écorce de l'arbre près duquel il se tenait.

Notre position, excellente la nuit, n'était pas tenable de jour. En effet, nous formions sur cette butte, un centre que nos ennemis pouvaient attaquer de tous les côtés à la fois. Il fallait déloger. Il nous était cependant impossible de continuer notre course vers l'Ouest, attendu que ce côté offrait maintenant les plus grands dangers. Nous résolûmes donc de gagner le Nord, et, d'après mes calculs, nous devons tomber droit sur *Great Traverse City*. Une fois là ; il nous serait facile de revenir par eaux à Manistee.

La discussion de ce projet n'avait pas pris cinq minutes, et, pendant ce temps nous avons déjà reçu trois nouvelles balles qui, heureusement, n'avaient endommagé que les arbres.

—En avant ! dit Jules nous ne pouvons pas nous laisser tuer comme cela, il faut trouver un meilleur endroit. Tâchons de leur faire décharger leurs armes, et ensuite, nous pourrions traverser l'éclaircie sans trop de danger.

Nous nous couchons donc dans les branches

et otons nos habits, après quoi, les ayants mis sur nos canons de fusil et coiffés de nos feutres, nous les élevons tous quatre ensemble en leur imprimant le mouvement d'un homme qui part, et dans une même direction.

Aussitôt, cinq ou six détonations partent en même temps.

—C'est le moment, dit Jules, filons !

Nous nous lançâmes tous quatre vers le côté nord et nous atteignîmes la lisière du grand bois sains et saufs, quoiqu'une ou deux balles eussent sifflé à nos oreilles.

Nous étions tombés heureusement dans le lit desséché d'un ruisseau dont les bords étaient garnis d'aulnes assez élevés pour gêner la vue des Indiens qui, sans le moindre doute devaient nous suivre de près. Nous avons marché ainsi pendant une dizaine de minutes, lorsque ce pauvre Noël se prit le pied dans une racine et tomba lourdement sur le sol. Il se releva promptement, mais il essaya en vain de courir. Dans sa chute, il s'était blessé le pied gauche ; il pouvait à peine se traîner.

C'était un contre-temps fâcheux et qui pouvait amener notre perte.

(A CONTINUER.)

## LES ÉCRITURES SECRÈTES DÉVOILÉES.

### LES GRILLES.

Voici un fragment de Balzac qui renferme quelques détails sur les *Grilles*.

« Jacquet, homme de probité, travailleur, austère en ses mœurs, avait fait lentement son chemin dans le ministère qui consomme à la fois le plus de friponnerie et le plus de probité. Employé au ministère des affaires étrangères, il y avait en charge la partie la plus délicate des archives. Jacquet était, dans le ministère, une espèce de vers luisant qui jetait la lumière à ses heaues sur les correspondances secrètes, en déchiffrant et classant les dépêches.

...En dix minutes, Jules se trouva dans le bureau de l'Archiviste. Jacquet lui avança une chaise, posa méthodiquement sur sa table son garde-de-vue en taffetas vert, se frotta les mains, prit sa tabatière, se leva en faisant craquer ses omoplates, se releva le thorax, et dit :

—Par quel hasard ici, *monsieur Desmarests* ? Que me veux-tu ?

—Jacquet, j'ai besoin de toi pour deviner un secret, un secret de vie et de mort.

—Cela ne concerne pas la politique ?

—Ce n'est pas à toi que je le demanderais si je voulais le savoir, dit Jules. Non, c'est une affaire de ménage sur laquelle je réclame de toi le silence le plus profond.

—Claude-Joseph Jacquet, muet par état. Tu ne me connais donc pas ? dit-il en riant. C'est ma partie, la discrétion.

Jules lui montra une lettre en disant :

—Il faut me lire ce billet adressé à ma femme...

—Diable, diable...mauvaise affaire, dit Jacquet en examinant la lettre de la même manière qu'un usurier examine un effet négociable. Ah ! c'est une lettre à grille. Attends.

Il laissa Jules seul dans le cabinet et revint assez promptement.

—Niaiserie, mon ami ! C'est écrit avec une vieille grille dont se servait l'ambassadeur de Portugal scus M. de Choiseul, lors du renvoi des jésuites. Tiens, voici.

Jacquet superposa un papier à jour régulièrement découpé, comme une de ces dentelles que les confiseurs mettent sur leurs dragées, et Jules put alors facilement lire les phrases qui restèrent à découvert.

On ne saurait classer les *grilles* au nombre des clefs indéchiffrables. Il suffisait de l'infidélité d'un secrétaire ou d'un coup de surprise pour se rendre maître de la clef.

### LE JEU DE CARTES.

La correspondance avec un *Jeu de cartes* mérite d'être citée au nombre des clefs indéchiffrables. On transcrit d'abord la lettre ou la dépêche. Ce point rempli, on arrange le jeu de cartes dans un ordre convenu, qui est purement arbitraire, et on écrit, lettre par lettre, sur les cartes.

Je suppose qu'on se serve d'un jeu ordinaire de

trente-deux cartes, et que l'ordre alphabétique des couleurs et des valeurs des cartes soit adopté.

Les couleurs marcheront dans l'ordre suivant :

Carreau, — cœur, — pique, — trèfle.

Passant aux valeurs, elles se suivront ainsi pour chaque couleur :

As, — dame, — dix, — huit, — neuf, — roi, — sept, — valet.

Voici un exemple de trente-deux lettres :

«Ecrivez-moi, poste restante, A. B. C., à Paris.»

Le jeu disposé dans l'ordre qui vient d'être indiqué, la phrase se construira ainsi :

E As de carreau.	E As de pique
C Dame —	S Dame —
R Dix —	T Dix —
I Huit —	A Huit —
V Neuf —	N Neuf —
E Roi —	T Roi —
Z Sept —	E Sept —
M Valet —	A Valet —
O As de cœur.	B As de trèfle.
I Dame —	C Dame —
P Dix —	A Dix —
O Huit —	P Huit —
S Neuf —	A Neuf —
T Roi —	R Roi —
E Sept —	I Sept —
R Valet —	S Valet —

Il va sans dire que si la lettre ou la dépêche est longue, on range les lettres les unes à côté des autres sur les cartes, en observant toujours la même marche. Quand on a terminé, on mêle le jeu et on l'expédie au correspondant, qui le rétablit dans l'ordre convenu. Cet ordre est naturellement arbitraire et peut varier à l'infini. J'ai choisi l'ordre alphabétique des couleurs et des valeurs des cartes pour la clarté de la démonstration.

La clef du *Jeu de cartes* est originale.

Elle est indéchiffrable. Il est facile de varier à l'infini l'ordre convenu des cartes, de remplacer les lettres par des signes, etc., mais le plus simple est d'écrire lettre à lettre sur les cartes rangées, de battre le jeu et de l'expédier.

#### LE CADRAN.

La clef à *Cadran composé* est indéchiffrable. Cinq alphabets circulaires chiffrés sont disposés concentriquement sur un cadran, comme les heures sur une horloge. Une aiguille mobile marque à la fois la lettre de l'alphabet ordinaire et les cinq caractères correspondants, de telle sorte que cette lettre étant représentée par cinq signes différents, le déchiffrement ne repose plus sur le calcul des probabilités. En outre, les mots ne sont pas séparés, et des signes nuls semés dans la dépêche la rendent absolument indéchiffrable.

#### LA CLEF RAPIDE

Posons ce principe : « Tout perfectionnement est une simplification. » La nature, comme l'art, nous

montré la perfection dans la simplicité. Sous ce rapport, les grilles, les jeux de cartes, les clefs à cadran sont des clefs défectueuses, par la seule raison qu'elles sont lentes et compliquées.

Un général en campagne veut transmettre un avis ou un ordre. Ici, les minutes sont comptées. Il faut non-seulement que la dépêche soit inviolable, si elle est interceptée par l'ennemi, mais son effet peut être annulé par un retard, et, dans ce cas, elle doit être rapidement chiffrée.

Voici donc une clef indéchiffrable. Elle est connue sans doute des initiés, mais il convient de la vulgariser. Elle a les trois qualités d'une clef secrète : elle est simple, rapide, inviolable, et il est inutile de la compliquer.

Chaque correspondant à un exemplaire d'un même livre, et on convient du numéro d'une page et d'une ligne.

L'exemple suivant sera plus clair que toutes les explications et servira de modèle. Par ce système, on peut écrire sur une *Carte postale*, chiffrer la partie confidentielle d'une lettre, enfin correspondre sans craindre la curiosité et l'investigation du plus subtil déchiffreur.

L'an 1535, au commencement de décembre, près de cinq mille espagnols de l'armée catholique, dans les guerres de Flandre, se trouvèrent enfermés entre Bomel et Bois-Le-Duc, par une inondation que les troupes hollandaises avaient formée en rompant les digues de la Meuse. Déjà, depuis cinq jours, les vivres commencent à leur manquer, le froid redoublait, l'inondation augmentait, et les mécontents de plus en plus allaient ; l'ennemi, bien supérieur en nombre, les tenait investis avec plus de cent bateaux et s'en croyait déjà maître ; enfin, ils étaient perdus sans ressources, si la sainte Vierge ne les eût secourus de la manière toute spéciale que voici : un soldat espagnol, creusant la terre pour faire un retranchement devant une église, trouva un tableau de l'immaculée-conception qui semblait tout fraîchement peint. A cette découverte, tous ses compagnons accoururent et en conçurent un heureux augure ; ils s'empressent de porter solennellement le tableau dans l'église, et font vœu de se consacrer à la Vierge.

Voici ce passage chiffré :

12 — 50 — 60 — 77 — 79 — 132 — 134 —  
 158 — 159 — 190 — 206 — 213 — 214 — 232 —  
 242 — 246 — 253 — 256 — 314 — 316 — 324 —  
 334 — 338 — 347 — 351 — 366 — 415 — 420 —  
 421 — 431 — 438 — 563 — 594 — 600 — 652 —  
 657 — 660 — 668 — 669 — 680 — 684 — 692 —  
 706 — 732 — 736 — 745 — 791 — 800 — 805 —  
 807.

On voit que chaque lettre est représentée par un nombre. En pointant les lettres dans l'ordre numérique, on traduit ainsi la dépêche :

Marseille, Milan, Venise, Parme, Modène, Florence, Rome. Arrivée.

## NOUVELLES DIVERSES.

—Bachaumont, qui devient un des oracles de la mode, nous donne avis, dans le *Constitutionnel*, d'une nouvelle réforme imposée à la mode. La jupe unie détrône décidément les paniers, les retroussis et les falbalas.

Les étoffes « qui se tiennent debout, » comme on disait naguère, les tissus brochés façonnés paraissent reconquérir les suffrages féminins : la matière va l'emporter sur la forme. Des femmes ne se costumant plus, elles s'habillent. Avec ce tact qui les caractérise, elles ont compris que leur toilette devait se mettre à l'unisson des temps de deuil et de misère où nous nous trouvons et que les festons et les astragales, de mise aux beaux soirs des lundis impériaux, ne l'étaient plus avec les Tuileries incendiés, à la patrie livrée à l'invasion.

—

Nous lisons dans l'*Avenir National* :

Le 8 juin, a eu lieu la dédicace de l'église St. Louis. à Nashua N-Y. La cérémonie a été très imposante. Mgr. Bacon officiait, le Rév. Père Bony, de Concord, célébra la messe assisté des Révds. Pères Canon Welsh, de Portsmouth et J. B. H. Millette, de Nashua, comme diacre et sous-diacre ; le Révd. P. O'Donnell, était maître des cérémonies. Le chœur canadien sous la direction du professeur Bédard, fit merveille et exécuta brillamment la belle messe de feu messire Perrault. Madame F. C. Tessier se surpassa comme soprano. Mgr. Bacon fit un magnifique sermon en français et en anglais.

Dans l'après-midi, Monseigneur conféra le sacrement de confirmation à 160 enfants. Le soir le Révd.

M. Millette présenta à l'évêque deux beaux plateaux d'argent pour fruits et fleurs, admirablement ciselés. Ce don fut fait au nom de la Congrégation en souvenir de la fête du jour. Cette journée sera à jamais mémorable pour nos compatriotes de Nashua.

Le Révd. P. Millette et sa congrégation ont couronné ce jour-là l'œuvre religieuse et patriotique à laquelle ils travaillent depuis deux années. La couronne a été belle comme l'œuvre est belle et grande : gloire à eux.

—

Les couvents et les collèges ont presque tous donné congé à l'heure où nous écrivons ces lignes, à leurs élèves. C'est assez dire que chaque paroisse et chaque famille compte un bienheureux. Qu'ils vont s'amuser si, pendant la vacance, ils lisent l'*Album* !

—

—On sait que le Shah de Perse est arrivé à Paris, lundi. Il n'aurait dû entrer qu'à la *mi-août*.

—

—Au demeurant, quel est le caractère du souverain de la Perse dont on parle tant ?

—On le dit très-doux, très-humain.....

—Je comprends ; une bonne pâte de shah.

—

M. Stanislas Drapeau, a suggéré au banquet de la St. Jean-Baptiste à Outaouais de former une ASSOCIATION-MÈRE de la société St Jean-Baptiste, laquelle se réunirait à Québec, et à laquelle seraient conviés, chaque 24 Juin, des délégués de toutes les autres sociétés nationales de la St. Jean-Baptiste.

## APHORISMES.

## SUR LA TABLE.

I. L'Univers n'est rien que par la vie, et tout ce qui vit se nourrit.

II. Les animaux se repaissent ; l'homme mange ; l'homme d'esprit seul sait manger.

III. La destinée des nations dépend de la manière dont elles se nourrissent.

IV. Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es.

V. Le Créateur, en obligeant l'homme à manger pour vivre, l'y invite par l'appétit, et l'en récompense par le plaisir.

VI. La gourmandise est un acte de notre jugement, par lequel nous accordons la préférence aux choses qui sont agréables au goût sur celles qui n'ont pas cette qualité.

VII. Le plaisir de la table est de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les pays et de tous les jours ; il peut s'associer à tous les autres plaisirs, et reste le dernier pour nous consoler de leur perte.

VIII. La table est le seul endroit où l'on ne s'ennuie jamais pendant la première heure.

IX. La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur du genre humain que la découverte d'une étoile.

X. Ceux qui s'indigent ou qui s'enivrent ne savent ni boire ni manger.

XI. L'ordre des comestibles est des plus substantiels aux plus légers.

XII. L'ordre des boissons est des plus tempérées aux plus fumeuses et aux plus parfumées.

XIII. Prétendre qu'il ne faut pas changer de

vins est une hérésie ; la langue se sature ; et, après le troisième verre, le meilleur vin n'éveille plus qu'une sensation obtuse.

XIV. Un dessert sans fromage est une belle à qui il manque un œil.

XV. On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur.

XVI. La qualité la plus indispensable du cuisinier est l'exactitude : elle doit être aussi celle du convié.

XVII. Attendre trop longtemps un convive retardataire est un manque d'égards pour tous ceux qui sont présents.

XVIII. Celui qui reçoit ses amis et qui ne donne aucun soin personnel au repas qui leur est préparé, n'est pas digne d'avoir des amis.

XIX. La maîtresse de la maison doit toujours s'assurer que le café est excellent ; et le maître, que les liqueurs sont de premier choix.

XX. Convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous notre toit.

#### PHYSIOLOGIE DE LA DEGUSTATION.

### MEDITATION I.

#### DES SENS.

Les sens sont les organes par lesquels l'homme se met en rapport avec les objets extérieurs.

NOMBRE DES SENS. 1.—On doit en compter au moins cinq.

La *vue*, qui embrasse l'espace et nous instruit, par le moyen de la lumière, de l'existence et des couleurs des corps qui nous environnent ;

L'*ouïe*, qui reçoit, par l'intermédiaire de l'air, l'ébranlement causé par les corps bruyants ou sonores ;

L'*odorat*, au moyen duquel nous flairons les odeurs des corps qui en sont doués ;

Le *goût*, par lequel nous apprécions tout ce qui est sapide ou esculent ;

Le *toucher*, dont l'objet est la consistance et la surface des corps ;

MISE EN ACTION DES SENS. 2.—S'il est permis de se porter, par l'imagination, jusqu'aux premiers moments de l'existence du genre humain, il est aussi permis de croire que les premières sensations ont été purement directes, c'est-à-dire qu'on a vu sans précision, ouï confusément, flairé sans choix, mangé sans savourer, et joui avec brutalité.

Mais toutes ces sensations ayant pour centre commun l'âme, attribut spécial de l'espèce humaine, et cause toujours active de perfectibilité, elles y ont été réfléchies, comparées, jugées : et bientôt tous les sens ont été amenés au secours les uns des autres, pour l'utilité et le bien-être du *moi sensitif*, ou, ce qui est la même chose, de l'*individu*.

Ainsi, le toucher a rectifié les erreurs de la vue ; le son, au moyen de la parole articulée, est devenu l'interprète de tous les sentiments ; le goût s'est aidé de la vue et de l'odorat ; l'ouïe a comparé les sons, apprécié les distances ; et le génésique a envahi les organes de tous les autres sens.

Le torrent des siècles, en roulant sur l'espèce humaine, a sans cesse amené de nouveaux perfectionnements, dont la cause, toujours active, quoique presque inaperçue, se trouve dans les réclamations de nos sens, qui, toujours, et tour à tour, demandent à être agréablement occupés.

Ainsi, la vue a donné naissance à la peinture, à la sculpture et aux spectacles de toute espèce ;

Le son, à la mélodie, à l'harmonie, à la danse et à la musique, avec toutes ses branches et ses moyens d'exécutions ;

L'odorat à la recherche, à la culture et à l'emploi des parfums.

Le goût, à la production, au choix et à la préparation de tout ce qui peut servir d'aliment ;

Le toucher, à tous les arts, à toutes les adresses, à toutes les industries.

PERFECTIONNEMENT DES SENS. 3.—Ces sens, nos favoris, sont cependant loin d'être parfaits, et je ne m'arrêterai pas à le prouver. J'observerai seulement que la vue, ce sens si éthéré, et le toucher, qui est à l'autre bout de l'échelle, ont acquis, avec le temps, une puissance additionnelle très remarquable.

Par le moyen des *besicles*, l'œil échappe, pour ainsi dire, à l'affaiblissement sénile qui opprime la plupart des autres organes.

Le *télescope* a découvert des astres jusqu'alors inconnus et inaccessibles à tous nos moyens de mesure ; il s'est enfoncé à des distances telles, que des corps lumineux et nécessairement immenses ne se présentent à nous que comme des taches nébuleuses et presque imperceptibles.

Le *microscope* nous a initiés dans la connaissance de la configuration intérieure des corps ; il nous a montré une végétation et des plaines dont nous ne soupçonnions pas même l'existence. Enfin, nous avons vu des animaux cent mille fois au dessous du plus petit de ceux qu'on aperçoit à l'œil nu ; ces animacules se meuvent cependant, se nourrissent et se reproduisent : ce qui suppose des organes d'une ténuité à laquelle l'imagination ne peut pas atteindre.

D'un autre côté, la mécanique a multiplié les forces ; l'homme a exécuté tout ce qu'il a pu concevoir, et a remué des fardeaux que la nature avait créés inaccessibles à sa faiblesse.

A l'aide des armes et du levier, l'homme a subjugué toute la nature ; il l'a soumise à ses plaisirs, à ses besoins, à ses caprices ; il en a bouleversé la surface, et un faible bipède est devenu le roi de la création.

La vue et le toucher, ainsi agrandis dans leur puissance, pourraient appartenir à une espèce bien supérieure à l'homme ; ou plutôt l'espèce humaine serait tout autre, si tous les sens avaient été ainsi améliorés.

(A CONTINUER.)



## PENSEES DIVERSES SUR LES FEMMES.

## AMABILITÉ.

Une femme vraiment aimable est comme une harmonie parfaite pour les affections de l'homme. (SENANCOUR.)

Les femmes sont capables de tout ce que nous faisons ; et la seule différence qu'il y ait entre elles et nous, c'est qu'elles sont plus aimables. (VOLTAI-RE.)

Il est des femmes qui sont à l'âme ce que le climat de Nice ou de Naples est à la poitrine. (BALZAC.)

Celui qui n'est pas l'ami des femmes ne nous donne pas une meilleure idée de son esprit que de son cœur. (SANIAL DUBAY.)

Il y a quelque chose de meilleur qu'un ami.—  
C'est une amie. (P.-G. STAHL.)

Si l'ordre du destin vous mit sous notre empire,  
Belles, consolez-vous,  
Un seul de vos regards, une larme, un sourire,  
Vous font régner sur nous.  
(CATALANI.)

On demandait un jour à une femme d'esprit ce que c'était qu'aimer : « Pour l'homme, répondit-elle, c'est être inquiet ; pour la femme, c'est exister » Aussi, le plus ordinairement, l'amour donne à la femme l'esprit qui lui manque, tandis qu'il fait perdre à l'homme celui qu'il a. Chez l'homme, il peut marcher de front avec une autre passion ; chez la femme, il est presque toujours exclusif. (DESGU-RET.)

L'homme parle de son amour avant de l'avoir senti ; la femme n'avoue le sien qu'après l'avoir prouvé. (LATÉNA.)

Demander à une jeune fille de renoncer à l'amour, c'est demander à la fleur de ne point s'ouvrir.  
(P.-J. STAHL.)

C'est à Laure que je dois tout ce que je suis. Jamais je ne serais parvenu à ce degré de réputation où je me vois, si les sentiments qu'elle m'a inspirés n'avaient fait germer dans mon cœur les

semences de vertu que la nature y avait jetées. Elle m'a tiré des précipices où l'ardeur de la jeunesse m'avait entraîné. Enfin, elle m'a montré le chemin du ciel et me sert de guide pour y arriver. Car c'est un effet de l'amour de transformer les amants et de les rendre semblables à l'objet aimé. (PÉTRARQUE.)

A côté de tous les grands hommes, on trouve une femme aimée. L'amour est le soleil du génie..  
(L. SCHILLER.)

Quels prodiges j'accomplirais, si elle m'accordait seulement un des cheveux qui tombent sur son manteau, ou un des fils qui composent son gant !...  
(GUILLAUME DE SAINT-DIZIER.)

Les femmes qui plaisantent avec l'amour sont comme les enfants qui jouent avec les couteaux ; elles se blessent toujours. (SAINT-PROSPER.)

On peut diviser la vie des femmes en trois époques : dans la première elles rêvent l'amour, dans la seconde elles le font, dans la troisième elles le regrettent. (SAINT-PROSPER.)

Le cœur des femmes est comme bien des instruments : il dépend de celui qui le touche.  
SAINT.-PROSPER.)

Pour ses frères de tout âge et pour ses plus jeunes sœurs, la jeune fille est souvent une seconde mère.  
(CANI DU PLESSIS-CHAMANT.)

L'amour maternel seul n'est point chose éphémère ;  
Il ne trompe jamais et jamais ne finit :  
Le vaisseau vole au port, l'oiseau vole à son nid,  
Et le cœur de l'enfant vole au cœur de la mère !  
(BOULAG-PATY.)

Une mère connaît-elle un autre intérêt, d'autres plaisirs que ceux de son fils ? Que lui importent les jouissances de la vie, la vie même, quand il s'agit de sacrifier tout à son fils ? La santé, la maladie, la tribulation, la joie tout lui est indifférent quand elle est inquiète pour lui. Cherchez sur la terre une patience plus étonnante dans les contradictions et les souffrances, une générosité, une immolation de soi-même plus complète que dans une mère !...  
(DE GENOUDE.)

L'empire que le père essaye de gagner sur l'âme de l'enfant par l'autorité et par la raison, la mère l'obtient par les caresses et la persuasion. La mère semble née pour charmer, enchanter, assouplir l'enfant par ses moelleuses caresses : qui peut dire ce que ces caresses recèlent de puissance secrète et vivifiante ? Il faudrait pouvoir pénétrer dans cette jeune âme engourdie, lorsqu'elle commence à s'épanouir sous les baisers maternels, il faudrait pouvoir analyser le premier sourire de l'enfant répondant aux sourires impatients de la mère ; ou plutôt il suffit de voir cette pauvre créature abandonnée de la mère ou maltraitée par elle, s'étioler, se glacer, ou se gâter, et au lieu des fruits sains et savoureux qu'elle promettait, ne donner que des fruits amers et empoisonnés. (PAUL JANET.)

Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère ?... Savez-vous ce que c'est que d'être enfant, pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme...—non, on ne

sait pas encore que c'est une femme,—un ange qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à rire, qui vous apprend à aimer ! qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son cœur ! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours ! à qui vous dites *ma mère !* et qui vous dit *mon enfant !* d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu ! (VICTOR HUGO.)

La vertu rend une femme plus belle : la beauté, à son tour, ajoute un nouveau lustre à la vertu, qui est en quelque sorte personnifiée et rendue visible avec tous ses attraits dans la personne d'une femme aimable et sage. (BOUDIER DE VILLEMERT.)

Lorsque la vertu et la modestie viennent relever les attraits d'une belle femme, sa beauté l'emporte sur les étoiles du firmament ; son sourire est plus délicieux qu'un jardin de roses ; dans ses yeux se peint l'innocence ; ils sont plus doux que ceux de la tourterelle ; la candeur et la vérité résident dans son cœur. (GRÉGORY.)

(A CONTINUER.)

## DE LA PHYSIOGNOMONIE.

### I

Le cœur de l'homme change le visage et le rend bon ou mauvais. On connaît une personne à la vue et on discerne à l'air du visage l'homme de bon sens.

(Eccés. XIII. 31 ; XIX, 26.)

La *Physiognomonie* est la science de connaître l'intérieur de l'homme par son extérieur, et d'apercevoir, dans certains indices naturels, ce qui ne frappe pas immédiatement les sens. Or, la physiognomonie révèle les rapports de la surface visible avec ce qu'elle embrasse d'invisible ; ceux de la matière animée et perceptible avec le principe non perceptible qui lui imprime ce caractère de vie, ceux enfin de l'effet manifesté avec la force cachée qui le produit.

L'homme se présente sous des points de vue si variés, dont chacun peut être examiné et traduit en particulier, qu'il résulte un nombre infini de classes de physiognomies qui en font autant d'espèces de physiognomies.

Toutefois, pour faciliter ces différentes études, si intéressantes et si précieuses, la science de la physiognomonie a été divisée en quatre classes.

La qualité du sang, la constitution, la chaleur ou la froideur du tempérament, la grossièreté ou la délicatesse des organes, l'humidité, la sécheresse, la flexibilité, l'irritabilité de l'homme forment autant de sujets particuliers d'observations, compris dans

la *Physiognomonie de tempérament*.

Les facultés de l'esprit humain qui se manifestent par la conformation, la figure, le teint, les mouvements, et, en général, tout l'extérieur, forment la *Physiognomonie intellectuelle*.

Les inclinations de l'homme, sa propension au bien ou au mal, et la faculté qu'il a de faire le bien ou de supporter le mal, se découvrent dans la *Physiognomonie morale*.

Les signes de la santé et de la maladie, visibles sur le corps humain, rentrent dans la *Physiognomonie médicale*.

La physionomie est l'âme de nos jugements, de nos efforts, de nos actions, de notre attente, de nos craintes et de nos espérances, de toutes nos sensations agréables ou désagréables, causées par les objets existant hors de nous.

### II

MERVEILLES DE LA PHYSIONOMIE HUMAINE.

Quelle main pourra saisir cette substance logée dans la tête et sous le crâne de l'homme ? Un doigt de chair et de sang pourra-t-il atteindre cet abîme de facultés et de forces internes qui fermentent ou se reposent ? Dieu lui-même a pris soin de couvrir ce sommet sacré, ce Liban de notre corps, séjour et atelier des opérations les plus secrètes, d'une forêt de cheveux, emblème des forêts qui couvrent les mystères de sa création. On est saisi de terreur religieuse à l'idée de ce globe ombragé qui renferme

des éclairs, dont un seul, échappé du chaos, peut éclairer, embellir ou dévaster et détruire un monde. Qu'elle est significative la forêt de cet Olympe, sa croissance naturelle, la manière dont la chevelure s'arrange, descend, se partage ou s'entremêle ! Puis, par cet étroit passage, qu'on appelle oreille, par cette porte qui a reçu le nom d'œil, deux mondes miraculeux de son et de lumière pénètrent dans le ciel de nos pensées et de nos facultés.

Le cou, sur lequel la tête est appuyée, montre, non ce qui est dans l'intérieur de l'homme, mais ce qu'il veut exprimer ; il désigne la fermeté et la liberté, ou bien la mollesse et la douce flexibilité. Tantôt son attitude noble et dégagée annonce la dignité de la condition, tantôt en se courbant, il exprime la résignation du martyr, et tantôt c'est une colonne, emblème de la force. Enfin, ses difformités, son enfoncement dans les épaules sont encore des signes caractéristiques et pleins de vérité.

Passons au visage humain, tableau de l'âme, image de Dieu.

Le front est le siège de la sérénité, de la joie, du noir chagrin, de l'angoisse, de la stupidité, de l'ignorance et de la méchanceté. C'est une table d'airain où tous les sentiments se gravent en caractères de feu. A l'endroit où il s'abaisse, l'entendement paraît se confondre avec la volonté. C'est ici où l'âme se concentre et rassemble des forces pour se préparer à la résistance.

Au-dessous du front commence sa belle frontière : le sourcil, arc-en-ciel de paix, dans sa douceur, arc-tendu de la discorde, dans sa colère, ainsi c'est toujours le signe annonciateur des affections. Le nez met un ensemble à tous les traits du visage ; c'est la montagne qui sépare deux vallées opposées. La racine du nez, son dos, sa pointe, son cartilage, les narines, par lesquelles il respire la vie, que de signes expressifs de l'esprit et du caractère !

Les yeux, à n'en juger même que par l'atouchement, sont, dans leur forme, les fenêtres de l'âme, des globes diaphanes, des sources de lumière et de vie. Le simple tact découvre que leur forme artistement arrondie, leur coupe et leur grandeur ne sont pas des objets indifférents. En général, la région où se rassemblent les rapports mutuels entre les sourcils, les yeux et le nez, est celle où l'âme se manifeste sur le visage, c'est la région de la volonté et de l'activité.

Le sens noble, profond et occulte de l'ouïe a été placé aux côtés de la tête, où il est caché à demi. L'homme devait ouïr pour lui-même ; aussi l'oreille est-elle dénuée d'ornements. La délicatesse, le fini, la profondeur, voilà sa parure.

J'arrive à la partie inférieure de la face humaine que Dieu a environnée d'un nuage chez l'homme, et sans doute ; pour voiler chez l'homme les traits de sensualité qui se développent sur cette partie du visage. Chacun sait combien la lèvre supérieure caractérise le goût, les penchants, les appétits, le sentiment de l'amour ; combien l'orgueil et la colère la courbent, la finesse l'aiguise, la bonté l'arrondit, le libertinage l'énerve et la flétrit ; jusqu'à quel point l'amour et le désir s'y attachent par un attrait inexprimable. L'usage de la lèvre inférieure est de lui servir de support, semblable au coussin d'écarlate

sur lequel repose la couronne, signe distinctif du pouvoir.

Une bouche délicate et pure est peut-être une des plus belles recommandations. La beauté du portail annonce la dignité de l'hôte qui va sortir : la voix, interprète du cœur et de l'âme ! La bouche, c'est le calice de la vérité, la coupe de l'amour et de l'amitié.

Que de beauté ou que de laideur physique et morale dans la conformation des joues ! La lèvre inférieure commence à former le menton, et l'os de la mâchoire qui descend des deux côtés termine. Comme il arrondit toute l'ellipse du visage, il peut être regardé comme la véritable clef de voûte de l'édifice.

### III

#### L'HOMME.

De tous les êtres de la terre, l'homme est le plus parfait et le plus vivant.

La tête, et surtout le visage, la conformation des os, comparée à celle des os de tout autre animal, découvrent à l'observateur profond qui possède le sentiment de la vérité, la prééminence et la sublimité des facultés intellectuelles.

L'œil, le regard, la bouche, les joues, la surface du front, considérés soit dans un repos absolu, soit dans les innombrables variations de leurs mouvements, en un mot tout ce qu'on appelle physionomie, est l'expression la plus vive, la plus parlante du sentiment intérieur, des désirs, des passions, de la volonté, enfin de tout ce qui constitue la vie morale si supérieure à la vie animale.

Quoique la vie organique, intellectuelle et morale de l'homme, avec toutes les forces qui leur sont subordonnées, s'unissent admirablement pour ne former qu'une seule et même substance ; quoique ces trois espèces de vie n'occupent pas, comme trois différentes familles, chacune un étage particulier du corps humain, mais qu'elles coexistent dans chaque point de l'organisme et forment un ensemble parfait, il est cependant vrai que chaque espèce de ces forces vitales a un siège distinct où elle agit et se manifeste de préférence.

On ne saurait nier que la force physique, bien qu'elle s'exerce par tout le corps, surtout dans les parties animales, ne soit plus remarquable dans le bras, depuis sa racine jusqu'à l'extrémité des doigts.

Il n'est pas moins évident que la vie intellectuelle, l'entendement et l'esprit humain se manifestent principalement dans la conformation de la tête, et plus spécialement du front, quoiqu'aux yeux d'un observateur attentif, elles soient sensibles dans chaque point du corps humain à cause de son harmonie et de son homogénéité.

Quant à la vie morale de l'homme, elle rayonne dans les traits si mobiles du visage. La somme de ses forces morales et sensitives, son irritabilité, ses sympathies et ses antipathies, la puissance de saisir et de repousser les objets extérieurs, tout cela s'exprime sur le visage à l'état de repos. Et le trouble des passions irritées se peint dans l'agitation des traits, toujours combinées avec les battements du cœur, de même qu'à la placidité du visage se joint le repos du cœur et de la poitrine.

Nous avons dit que cette triple vie de l'homme



